



HAL
open science

L'Archéologie médiévale. Un bilan de trente années de recherche an Alsace.

Jean-Jacques Schwien

► **To cite this version:**

Jean-Jacques Schwien. L'Archéologie médiévale. Un bilan de trente années de recherche an Alsace.. L'archéologie en Alsace. A.P.R.A.A. Hors-Série, pp.92-114, 1991. halshs-00009509

HAL Id: halshs-00009509

<https://shs.hal.science/halshs-00009509>

Submitted on 8 Mar 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'archéologie en Alsace, 1991
A.P.R.A.A. Hors-Série

L'ARCHEOLOGIE MEDIEVALE

Un bilan de trente années de recherches en Alsace *

par Jean-Jacques Schwien

Dans le monde de la recherche archéologique, l'intérêt porté au Moyen Age est relativement récent : c'est à partir des années 1960 seulement que se développent en Europe (Grande-Bretagne, Pays scandinaves, Allemagne, Pologne, France...) les fouilles de châteaux, d'églises, de villes, de villages... et les revues spécialisées (*Medieval Archeology*, *Zeitschrift für Archäologie des Mittelalters*, *Archéologie Médiévale*).

Pendant cette trentaine d'années, l'archéologie médiévale s'est peu à peu constituée un objet de recherches précis : l'étude des vestiges matériels du Moyen Age. Dans la pratique néanmoins, elle évolue dans un cadre aux contours mouvants. Les questions que se pose le médiéviste, d'une part, sont communes à l'ensemble de la recherche archéologique qui vise à restituer l'histoire des modes d'occupation des sols, des habitats, des techniques, des systèmes défensifs, des pratiques funéraires... depuis l'origine de l'humanité. En ce sens, ses fouilles mettent au jour les traces les plus récentes des activités humaines (passées) avec les mêmes méthodes que le préhistorien pour les plus anciennes. La période d'étude, d'autre part, de la fin de l'antiquité à l'aube de l'ère industrielle, ne reprend que partiellement le découpage chronologique des historiens. Comme eux, les archéologues distinguent un Haut Moyen Age (VI-X^e siècle) avec ses orientations particulières (1) et un Moyen Age proprement dit (XI-XV^e siècle). Mais depuis quelques années, se fait jour une nette tendance à fouiller aussi les vestiges de l'époque moderne (XVI-XVIII^e siècle) : l'histoire des châteaux, des villes, des églises ne s'interrompt pas brutalement en 1500.

Le caractère particulier de l'archéologie médiévale, enfin, est d'étudier une période pour laquelle - contrairement à la préhistoire et, dans une certaine mesure, à l'antiquité - la documentation écrite (littéraire et administrative), figurée (miniatures, tapisseries) et monumentale (églises, châteaux...) est abondante. Ceci fait sa richesse : elle participe à

une histoire totale du Moyen Age. Mais aussi sa fragilité : les historiens ont longtemps considéré que l'archéologie médiévale était inutile pour une époque dont les faits et gestes étaient consignés par écrit. Par la suite, avec le succès croissant des fouilles, ils ont proposé un partage des tâches, se réservant les questions générales sur l'évolution politique, économique, sociale voire mentale, en confinant les archéologues dans l'étude de la seule vie quotidienne. Ceux-ci ont répondu que la culture matérielle avait une dimension qui, dans bien des cas, pouvait déboucher sur des questions d'ordre historique : le mode de vie des paysans (que les sources écrites éclairent mal), l'évolution des techniques, la production et la commercialisation d'un grand nombre d'objets. Ce débat est loin d'être clos (Pesez, 1982 et Metz-Schwien, 1987).

Il s'ensuit qu'une définition de l'archéologie médiévale reste aujourd'hui délicate à formuler. Par mesure de simplicité, nous nous cantonnerons à ce concept d'une étude de la vie matérielle. Ses principaux moyens sont la fouille ainsi que l'analyse des vestiges matériels conservés au-dessus du sol, sans pour autant négliger l'apport des textes.

I. HISTORIQUE

Premiers pas

Les antécédents de l'archéologie médiévale en Alsace sont déjà anciens puisque la première fouille date de 1665 : l'architecte de la ville de Strasbourg souhaitait vérifier la tradition selon laquelle la cathédrale était fondée sur des pieux d'aulne. Il effectua deux sondages avec relevés et rapport (Will, 1960).

C'est néanmoins dans la seconde moitié du XIX^e siècle, en relation avec la création d'une Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace, que les observations se multiplièrent. Pour l'essentiel, elles ont accompagné les travaux de consolidation ou de restauration de monuments historiques, comme ceux du Haut-Koenigsbourg par exemple. C'est de cette époque que datent nos premiers plans des châteaux vosgiens, rassemblés dans le *Burgenlexikon* par Felix Wolff en 1908 (2). En même temps se constituèrent les premières collections d'objets archéologiques médiévaux : le catalogue des "antiquités chrétiennes" (c'est à dire posté-

rieures à l'époque mérovingienne) conservées au musée archéologique de Strasbourg, publié par Johannes Ficker en 1907, reste aujourd'hui encore un instrument de travail utile.

Les décennies suivantes sont marquées par un essoufflement prolongé de la recherche archéologique, toutes périodes confondues d'ailleurs.

Orientations principales

Le véritable démarrage de l'archéologie médiévale en Alsace - région qui, avec la Normandie, fait ici figure de pionnière en France - se situe au tout début des années 1960. Dès l'origine, les archéologues vont mener de front l'étude et la sauvegarde des structures conservées en élévation (châteaux, mines, maisons paysannes...) avec les fouilles proprement dites. Pour s'en tenir aux grandes lignes, on peut néanmoins considérer deux phases principales.

Avant 1975-80, elle est essentiellement tournée vers l'étude et la consolidation des châteaux vosgiens avec une extension, à partir de la fin des années 1960, aux fouilles d'églises et aux sondages urbains (Colmar, Strasbourg).

Le milieu des années 1970 marque à la fois une pause et une rupture. C'est l'époque des premiers bilans (expositions avec catalogue, publications étoffées) mais aussi d'un ralentissement des activités de terrain, moins sensible cependant dans la région colmarienne.

Depuis 1975-80, on assiste à une diversification des thèmes de recherches. Les fouilles de châteaux vosgiens restent prépondérantes (autour de Saverne notamment) mais une ouverture aux châteaux de plaine se manifeste. L'archéologie urbaine (Strasbourg surtout) acquiert un poids toujours croissant alors que l'étude des mines d'argent vosgiennes (prospection, inventaire, protection, fouilles) par son ampleur et son originalité, atteint rapidement une notoriété nationale. Les fouilles d'églises se poursuivent mais avec une attention plus marquée aux rites funéraires. L'archéologie rurale, enfin, débute par l'inventaire et la sauvegarde des bâtiments en pans de bois du Sundgau. Les fouilles de maisons paysannes proprement dites ne font, quant à elles, qu'une timide apparition depuis quelques années.

L'exposition consacrée à ces trente années de recherches, récemment présentée à l'Ancienne Douane à Strasbourg en constitue sans aucun doute un bilan raisonné. L'avenir dira si elle marque une nouvelle rupture.

Diversité des équipes

Une chronologie plus fine de la recherche est difficile. L'évolution de la recherche est en effet due en grande partie à une multiplication progressive des équipes plutôt qu'à leur renouvellement périodique : ainsi, la plupart des premiers intervenants conservent aujourd'hui encore des activités archéologiques à divers titres.

A côté des fouilles directement effectuées par la Direction des Antiquités d'Alsace (E. Kern depuis 1964, MD Waton depuis 1985 ainsi que des contractuels), l'essentiel des recherches a été réalisé par des bénévoles, individus isolés parfois mais le plus souvent regroupés au sein d'associations locales. Leurs initiatives furent, pour certaines, éphémères alors que d'autres ont constitué - ou constituent encore - de véritables équipes comportant historiens, architectes, spécialistes du mobilier et bien sûr, archéologues. Pour toute cette période, on peut ainsi compter une dizaine d'individus et d'équipes ayant réalisé l'essentiel des interventions.

1960-1970

Par ordre chronologique, les premières fouilles sont le fait de la *Société d'Histoire et d'Archéologie de Niederbronn* dans les Vosges du Nord à partir de 1958. A l'équipe de R. Schellmanns au château de Hohenfels s'est adjoint bien plus tard (avec M. Frey) un groupe d'étudiants de l'Ecole d'Architecture de Strasbourg pour les châteaux du Schoneck et du Windstein. Elle est encore intervenue récemment à Wissembourg (porte St-Etienne) ou Dambach (four de tuilier). Le relais est désormais assuré par la *Maison de l'Archéologie des Vosges du Nord*, créée à Niederbronn en 1989.

Mention spéciale doit être faite de H. Zumstein et de R. Will qui, par leurs travaux tant sur les châteaux et lieux de culte que les villes (fouilles et études en élévation) et sans jamais avoir véritablement formé une équipe, ont ouvert de nombreuses pistes de réflexion.

L'équipe la plus importante, du point de vue des activités, est cependant l'*Opération Taupe* à partir de 1961, rebaptisée *Centre d'Archéologie Médiévale de Strasbourg* en 1968, sous la direction de C-L. Salch. Ses fouilles se sont étendues sur la bordure vosgienne de la moyenne Alsace, entre Colmar et Saverne (châteaux d'Eguisheim et de Geroldseck), avec pour points forts les châteaux d'Ortenberg et d'Ottrott. Elle a donné naissance à une revue - *Opération Taupe*, devenue entre 1970 et 1972, *Chantiers d'Etudes Médiévales* - et exposé le résultat de ses dix premières années en 1973 dans un catalogue des objets découverts pour l'essentiel dans les châteaux (Rieb-Salch, 1973). Après cette date, les activités de terrain se ralentissent, à l'exception des fouilles d'Ottrott (Fèvre, 1988), mais les travaux de publication se poursuivent un temps : un dictionnaire des châteaux (Salch, 1976), une thèse sur les fouilles d'Ortenberg (Salch, 1977), une autre sur les mottes castrales (Burnouf, 1978).

La principale force de cette équipe fut d'avoir rassemblé et formé de nombreux spécialistes de l'architecture et de l'histoire castrale mais aussi du mobilier archéologique (armes, verres, céramiques...). Un certain nombre d'entre eux essaieront d'ailleurs pour former d'autres pôles de recherche.

1970-1980

La *Commission Archéologique du Strasbourg Médiéval*, par exemple, en accueillera plusieurs. Active entre 1970 et 1972, cette commission présidée par R. Will se composait d'archéologues (bénévoles, musées, service des fouilles) et de représentants de divers services culturels (Archives, Inventaire). Son objectif était d'assurer la sauvegarde de bâtiments d'intérêt historique, de coordonner les fouilles et de gérer les découvertes. Elle a ainsi permis les premières observations en centre urbain (et qui se sont poursuivies jusqu'en 1974-75) de puits et de latrines (JP Rieb, J. Maire), de fortifications (E. Kern, H. Zumstein), d'églises (O. Barbier, H. Zumstein) et de recueillir un abondant mobilier archéologique. La coordination de fait a été assez mal assurée et nombre de ces sondages ne sont pas encore publiés de façon satisfaisante. Une part néanmoins est parue dans *l'Encyclopédie de l'Alsace* (articles Céramique et Vie matérielle), une autre dans

le récent catalogue d'exposition *Vivre au Moyen Age*

Sensiblement en même temps que cette commission à Strasbourg apparaît une petite équipe entre Colmar et Guebwiller qui se distingue, pendant une petite dizaine d'années, par son activité pluridirectionnelle. Agents aux *Bâtiments de France*, P. Brunel et G. Meyer interviennent en effet sur certains chantiers de restauration de monuments historiques ou surveillent les travaux de réaménagement du vieux Colmar. Sont ainsi étudiés des châteaux urbains (Burgstall à Guebwiller) ou des collines sous-vosgiennes (Wineck à Katzentail) et des églises (St-Martin à Colmar, St-Léger à Guebwiller) mais aussi proposées de nouvelles perspectives sur les origines urbaines de Colmar (Meyer-Brunel, 1974-75, avec compléments de P. Brunel en 1982). La même équipe s'attache aussi à l'analyse de l'habitat civil urbain conservé en élévation (Colmar, Guebwiller, Rouffach). Une exposition enfin, en 1975, présente certains aspects de la vie matérielle urbaine (Brunel-Meyer, 1975), complétant fort heureusement celle déjà citée consacrée aux châteaux en 1973.

Enfin les années 1970 voient aussi débiter une entreprise appelée à un développement ultérieur inattendu. Scandalisée par les destructions massives des maisons paysannes des XVIe-XIXe siècles dans le Sundgau, l'association *Maisons Paysannes d'Alsace*, animée par M. Grodwohl, organise une riposte à plusieurs niveaux, à la fois scientifique et "politique" : inventaire et relevés des bâtiments de la région, études historiques sur les villages, actions de sauvegarde. La documentation scientifique et les résultats des diverses actions sont diffusés par une revue (d'abord *Recherches sur l'habitat rural en Alsace*, plus tard *Publications de l'Association Maisons Paysannes d'Alsace*, enfin *Espace Alsacien*). Cette riposte débouche finalement sur la création d'un musée de plein-air - l'Ecomusée - qui démonte et recueille certaines de ces maisons à pans de bois impossibles à conserver sur place tout en enravant au moins partiellement la démolition systématique des autres. Bien que n'ayant guère été accompagnés de fouilles, ces relevés et démontages de maisons relèvent d'une démarche archéologique et ethnographique : tout comme le XIXe siècle a enravé la disparition totale des derniers châteaux médiévaux, l'association Maisons

Paysannes a recueilli l'héritage d'une civilisation agraire finissante.

1980-1990

Depuis 1980 sont intervenus de notables changements dans le fonctionnement de la recherche. L'archéologie bénévole conserve une part primordiale, de nouvelles équipes venant même s'ajouter aux précédentes. Ainsi le *Groupe d'Archéologie Médiévale* de la Société d'Histoire de Saverne s'attache à un certain nombre de thèmes jusque là délaissés : les carrières de pierres, l'alimentation en eau des châteaux. Il a surtout découvert un château de montagne inconnu jusque là (le Daubenschlagfelsen) et qui est en passe de devenir le seul complètement fouillé de la région. Une revue (*Etudes Médiévales*, depuis 1983) publie l'essentiel de ses résultats mais sert aussi de chronique annuelle des fouilles en Alsace (3).

Une réorientation fondamentale dans notre idée du phénomène castral en Alsace est proposée dès la fin des années 1970 par J. Burnouf. Entre 1982 et 1986, elle constitue une équipe qui s'attachera à relever des mottes castrales et à fouiller l'une d'entre elles (Butenheim). Dans la large région colmarienne, P. Brunel avec le soutien actif des Sociétés d'Histoire de Guebwiller et de Rouffach continue ses investigations, dans les églises notamment (4).

Enfin, une petite dizaine d'équipes issues pour la plupart d'associations spéléologiques engagent des recherches sur le patrimoine minier vosgien à partir de 1980 environ.

Il serait fastidieux d'énumérer toutes les initiatives bénévoles moins bien relayées par des associations. Il est plus important de noter la nette tendance au regroupement régional. Depuis 1981, un *Groupe d'Archéologie Médiévale d'Alsace* réunit une grande part des fouilleurs en vue de réaliser des publications communes. A son actif, on peut signaler des synthèses sur la céramique dans *l'Encyclopédie de l'Alsace* (1983, 1986), une participation au colloque de St-Omer consacré aux matériaux de construction en terre cuite (1986), une autre à celui de Lyon consacré à la vie quotidienne dans les châteaux (1989, à paraître), un pa-

norama de la recherche en Alsace dans le *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse* (1987). Cette même tendance se retrouve ailleurs avec la *Fédération du Patrimoine Minier*, créée en 1986 pour harmoniser les actions des différentes sections alsaciennes, lorraines et franc-comtoises. Elle est animée par P. Fluck, chercheur au CNRS.

Le changement le plus important de ces récentes années est, depuis 1985, la professionnalisation de la recherche (toutes périodes confondues) : le recours à des archéologues salariés par l'Etat ou les collectivités territoriales (deux cas) a pour corollaire une rapide augmentation du nombre des interventions et des moyens financiers. Pour l'archéologie médiévale, il est encore trop tôt pour faire le bilan de ce changement. On peut noter néanmoins que cette archéologie de sauvetage à grande échelle consacre pour le moment l'essentiel de ses interventions aux fouilles urbaines (Rosheim, Haguenau, Benfeld, Strasbourg...). Enfin, bien qu'elle ne soit pas directement liée à cette professionnalisation, la création en 1989 d'un enseignement en archéologie médiévale à l'Université de Strasbourg est venue à point nommé pour assurer une formation spécifique aux futurs chercheurs.

II. METHODES

L'archéologie médiévale qui se développe à partir des années 1960 bénéficie largement des méthodes principalement élaborées par les préhistoriens : prospections (aériennes et au sol), fouilles stratigraphiques, études en laboratoire. Mais elle dispose aussi de moyens qui lui sont particuliers en raison de sa situation privilégiée autorisant le recours à des textes ou à des monuments préservés.

Inventaires et prospections

Le lieu de travail de l'historien est le dépôt d'archives où sont rassemblées les sources écrites, alors que l'archéologue fouille les lieux même où ont vécu nos prédécesseurs. Une grande part de l'activité archéologique consiste donc à localiser les sites du Moyen Age.

Le moyen le plus simple est d'inventorier et de cartographier les monuments conservés : églises, châteaux, maisons urbaines et villa-

geoises. En Alsace, ce travail, entamé au siècle dernier, est bien avancé.

Les historiens ont complété cet état de l'existant par la recherche des localités disparues mais qui ont laissé une trace dans les noms de lieux-dits : une parcelle nommée *Alt Schloss* ou *Alt Dorf* sur un plan cadastral trahit la présence ancienne d'un château ou d'un village. Les résultats de ces travaux sont inégaux, à cause des difficultés à interpréter certains toponymes mais aussi, paradoxalement, du trop grand nombre de sources écrites.

Plus propres aux archéologues sont les prospections de terrain, soit repérages par avion d'anomalies topographiques (une butte, un fossé) soit observations au sol de concentrations de tessons de céramique. Ce type d'investigations est surtout nécessaire pour les périodes les plus hautes du Moyen Age, antérieures à la généralisation de l'écrit et à la construction des structures encore conservées. Une combinaison de ces diverses méthodes est souvent bénéfique : ainsi l'inventaire des mottes castrales et celui des mines vosgiennes ont associé l'étude toponymique et la prospection (Burnouf, 1978 et les publications de Fluck-Ancel).

Fouilles et relevés

Tous ces travaux préalables ne débouchent pas obligatoirement sur une fouille : ils permettent, d'une part, de quantifier l'extension géographique d'un type de structures donné et, d'autre part, de réaliser une carte archéologique de la région servant de référence pour intervenir localement avant des travaux d'aménagement.

La fouille reste néanmoins l'outil de connaissance privilégié de l'archéologue. Il n'est guère besoin de s'étendre à son sujet puisque les méthodes des médiévistes sont dans leur principe identiques à celles de l'ensemble de la discipline. Tout au plus peut-on noter le cas de figure particulier des fouilles urbaines (pour l'antiquité et le moyen-âge) : elles étudient des stratigraphies complexes pouvant atteindre plusieurs mètres d'épaisseur (6m à Strasbourg) avec de multiples phases de construction, d'occupation et de destruction.

Plus spécifiques aux médiévistes sont les relevés (dessins, photos) des monuments encore conservés avec leurs volumes, leurs types de matériaux, la forme des toits, le nombre et l'aspect des ouvertures ou des cheminées : soit le cadre même de la vie matérielle. Rares cependant sont les bâtiments qui nous sont donnés à voir dans leur état d'origine, du fait des modifications apportées par leurs occupants successifs. Comme pour les fouilles, une analyse "stratigraphique" est ici indispensable pour déterminer les transformations et leur chronologie.

Datations et analyses

L'histoire est fille de la chronologie, qu'on l'aborde par les textes ou les fouilles. Mais si dans le premier cas, la date d'un événement est (presque) toujours inscrite sur le document, elle n'est qu'exceptionnellement livrée dans le second : de longs détours, parfois infructueux, sont nécessaires pour localiser dans le temps un bâtiment, une sépulture, un sol de maison paysanne.

Le moyen apparemment le plus simple est de recourir aux textes justement si bien datés. Il faut envisager deux cas de figure. Celui où les chroniques mais aussi certaines sources administratives signalent des "événements" topographiques comme constructions, modifications ou destructions d'églises, de bâtiments civils importants, de fortifications ou (plus rarement) de châteaux. Sans pour autant tout prendre au pied de la lettre, il est légitime de s'y référer quand les fouilles dégagent l'une de ces structures, au moins comme base de réflexion. Parfois, la corrélation est parfaite entre ces données écrites et d'autres moyens de datation. La chronique des Dominicains de Strasbourg au XIII^e siècle plaçait la construction de l'église conventuelle en 1254 : les fouilles de Salomon en 1873 ont effectivement retrouvé la pierre de fondation datée de la même année (Straub, 1876). D'après une autre chronique strasbourgeoise du XIV^e siècle, la seconde enceinte de la ville aurait été construite entre 1200 et 1225. L'analyse dendrochronologique des pieux de fondation d'une de ses sections livre la date de 1214 (Zumstein, 1987).

Le second cas de figure - le plus fréquent - est celui des simples mentions dans un texte non liées à des événements d'ordre topogra-

phique : tel château donné en fief, telle maison vendue. Sans être tout à fait inutilisables, ces mentions prouvent seulement qu'un tel bâtiment de tel nom existait à telle époque mais sans qu'on sache vraiment duquel il s'agit. Les employer sans précautions peut conduire à des erreurs. Ainsi, on a longtemps considéré que la maison en pierres (*domus lapidea*) citée à Rosheim en 1178 - un type de maison que l'on croyait exceptionnel voire unique pour cette période où le bois était le matériau le plus commun - correspondait à la maison dite païenne, découverte en 1905 (Polaczek, 1905). Or, depuis la récente enquête du service de l'Inventaire, on en connaît de nombreuses autres qui feraient aussi bien l'affaire (Poinsot, 1988).

Au total, dans tous les cas, une prudence extrême est de mise dans la relation entre une mention et un édifice connu.

Un autre moyen de datation relève de l'analyse architecturale des bâtiments conservés. Il faut pour cela disposer de monuments de référence déjà bien datés par les textes ou les inscriptions lapidaires de façon à pouvoir attribuer à une période donnée les autres édifices non datés mais de même style (roman, gothique et leurs subdivisions). L'exercice se révèle souvent périlleux à cause du caractère qualitatif du concept de style mais aussi de notre méconnaissance de la durée de vie réelle d'une forme architecturale donnée. Le cas le moins défavorable est celui des églises importantes pour lesquelles les textes et les inscriptions ont permis de dater certaines de ces formes architecturales parfois à 10 ou 20 ans près. Dans tous les autres (fortifications, châteaux, églises rurales ou édifices civils), la prudence est de mise en raison du petit nombre de monuments bien référencés avant la fin du Moyen Age.

Les fouilles stratigraphiques, enfin, apportent un certain nombre d'objets susceptibles d'être datés. Contrairement à une idée reçue, les monnaies ne sont pas le moyen le plus précis, au Moyen Age au moins. Elles ne portent pas de date d'émission - elles n'apparaissent timidement qu'au XVI^e siècle - et rarement des effigies de personnages connus, comme c'était le cas dans l'antiquité, permettant de les situer dans le temps. Pour l'essentiel y figurent les armes et autres signes distinctifs des villes, nobles et ecclésiastiques qui les émettent. De plus, les nou-

velles séries monétaires ne sont pas frappées en fonction des changements de pouvoir mais en relation avec des événements économiques (inflation, déflation). Chaque émission est précédée d'un décret qui en stipule les caractéristiques de poids et (parfois) de figures. C'est par comparaison avec ces textes (jamais accompagnés de dessins) que l'on peut évaluer sans trop de problème l'origine des monnaies. Mais pas nécessairement leur date précise. Un bon nombre d'entre elles ont été émises sans changements pendant plusieurs décennies. Leur durée de circulation par ailleurs, entre leur moment d'émission et celui où elles ont été perdues ou cachées (dans une couche archéologique) ne peut être calculé qu'avec difficulté. En somme, une seule monnaie ne peut dater une couche : plus elles sont nombreuses, plus la fourchette chronologique est fiable. La date de la couche elle-même est postérieure à la monnaie la plus récente.

La céramique - l'objet le plus abondant découvert dans les fouilles - semble être un moyen de datation plus fiable : on estime que la durée de vie (d'utilisation) de ce matériau fragile est très courte mais aussi que l'évolution des formes (types de bords et décors) est rapide. On retrouve ici une problématique proche de celle des historiens de l'art. Mais avec une différence essentielle : la possibilité d'établir une chronologie relative par site. Toutes les céramiques d'une même couche sont ainsi considérées comme contemporaines, postérieures à la couche inférieure et antérieures à la couche supérieure. De proche en proche, on constitue ainsi une sorte d'arbre généalogique des formes céramiques. Cette façon de procéder n'est pas spécifique au Moyen Age. Par contre, dès qu'il veut les dater dans l'absolu, le médiéviste dispose de certaines facilités : poteries ayant servi à cacher des trésors monétaires, ayant été intégrées dans les maçonneries d'édifices datés (poteries acoustiques des Dominicains de Strasbourg), représentées par l'iconographie (miniatures, vitraux...) ou portant des décors bien définis (carreaux de poêle gothiques). Ces céramiques datées plus ou moins précisément servent alors de fossile directeur pour celles qui leur sont contemporaines dans leur arbre généalogique.

Les datations sinon les plus précises du moins les plus fiables sont celles de mé-

thodes physico-chimiques largement popularisées par les préhistoriens. La datation par le carbone 14, à cause de son incertitude intrinsèque (une fourchette de 100 à 200 ans) est rarement employée sauf lorsque les données chronologiques de la fouille sont trop imprécises : une berge de l'III à Strasbourg aménagée avec de petits piquets en bois, pouvant être par sa nature et en l'absence de mobilier être d'origine romaine autant que médiévale, a été datée par C 14 des années 890-1150 (5). Le trop petit nombre de foyers non perturbés reconnus à ce jour a empêché aussi de recourir à la datation archéomagnétique (6). Un four de tuilier près de Niederbronn a toutefois été évalué ainsi de la première moitié du XIVe siècle (*Vivre au Moyen Age*, 1990, 126).

La dendrochronologie, c'est à dire l'étude de la période d'abattage des bois utilisés dans les charpentes, les plafonds, les murs et cloisons de bâtiments en élévation mais aussi leurs pieux de fondation ainsi que les sabots en bois des puits est davantage mise à contribution par les médiévistes. Cette méthode est à l'heure actuelle celle qui rapproche le plus l'archéologue de l'historien dans leur tentative de dater au plus près les événements (historiques ou techniques) qu'ils observent. Tout en restant prudent et gardant son esprit critique, l'archéologue peut aujourd'hui dater à un an près les constructions et leurs réaménagements comportant les échantillons de bois propices. On donnera ici trois exemples parmi d'autres. Une tour des châteaux d'Eguisheim est maintenant estimée des années 1147 grâce à l'analyse d'une poutre conservée dans la maçonnerie (Meyer, 1978). Les solives des plafonds de la maison (en pierre) du 15, rue des Juifs à Strasbourg ont été datées de 1290 (Rieb, 1987). La maison paysanne de Schlierbach, enfin, considérée dans un premier temps comme médiévale sur des critères architecturaux, a en fait été construite après 1529 (Grodwohl, 1987).

Au total, la datation en archéologie est une entreprise délicate et surtout fort longue puisque pour chaque fouille, il faut reprendre le dossier des "fossiles directeurs", qu'il s'agisse d'objets mobiliers ou de styles architecturaux, aux fins de vérifier les datations antérieures et d'y apporter, le cas échéant, les corrections nécessaires. La possibilité, même réduite, de disposer pour le Moyen Age de datations absolues à l'année près, par

l'apport des textes ou de la dendrochronologie, pousse à réduire les fourchettes chronologiques de chacun des faits archéologiques au maximum, afin de pouvoir les comparer valablement. Le degré d'incertitude que s'autorise en moyenne le médiéviste est ainsi d'un demi-siècle environ.

PRINCIPAUX RESULTATS

Evaluer les résultats de l'archéologie médiévale ne peut se faire sans aborder l'histoire de la région, les acquis des recherches d'archives et des analyses monumentales. On ne s'y risquera pas dans le cadre de ces quelques lignes. Nous nous efforcerons seulement de dégager les pistes les plus neuves de nature à compléter, corriger voire réorienter notre idée du Moyen Age.

En Alsace, ils sont traditionnellement regroupés autour de six thèmes principaux : châteaux, églises, villes, villages, mines (7) et vie matérielle.

LES CHATEAUX

Ils apparaissent un peu partout en Europe au X^e-XI^e siècle, l'âge d'or se situant au XII^e-XIII^e siècle. Ils servent alors de résidence fortifiée à la noblesse. Entre la fin du Moyen Age et le XVII^e siècle, un petit nombre d'entre eux sont transformés en forteresses par les Etats les plus puissants. La plupart ont aujourd'hui disparu, mais certains subsistent à l'état de ruine ou de simple habitat.

Pour l'Alsace, les études historiques et architecturales, sans être complètes ni même définitives, constituent aujourd'hui une très riche base de travail (8). Quant aux fouilles, on compte une cinquantaine d'interventions. Il s'agit pour l'essentiel d'observations ponctuelles souvent motivées par des consolidations ou restaurations. Rares sont celles qui ont abordé un château dans son ensemble, comme Butenheim, Daubenschlagfelsen ou Ottrott (9). Aucune de ces fouilles n'a encore été menée à son terme. Une dizaine a apporté des résultats partiels mais significatifs tant pour la chronologie que pour l'occupation. Ces études, enfin, ont principalement porté sur les sites de montagne. Cette focalisation ne reflète en rien la situation médiévale : sur 500 châteaux environ, plus des deux tiers

(aujourd'hui presque tous disparus) étaient construits en plaine (Salch, 1976, 368).

Chronologie.

La question des origines du phénomène castral est cruciale pour tout le monde, historiens et archéologues, les sources historiques étant généralement muettes à leur sujet. Aux mentions du XI^e siècle pour Eguisheim et Rappoltstein (Ribeauvillé), peuvent maintenant être ajoutées les découvertes d'une grande enceinte à Ottrott (Fèvre, 1988) et les traces d'occupation à Butenheim (Burnouf, 1986) pour les années 1050-1100. Mais c'est dans la Suisse du nord que la question des origines a le plus progressé avec une dizaine de sites attestés aux X^e et XI^e siècles (Metz, 1983, 13).

L'essor se situe néanmoins au XII^e siècle. Une dizaine de châteaux de cette période sont encore conservés aujourd'hui, sans compter les mentions écrites. Les fouilles du Daubenschlagfelsen sont ici capitales : elles révèlent un édifice inconnu jusque là, construit vers 1150 et détruit avant 1200, donc dans son état d'origine sans les modifications ultérieures habituelles.

Au problème des origines s'est ajouté depuis peu celui de la fin des châteaux. Les sources écrites sont abondantes à leur sujet, mais elles n'ont pas encore été exploitées. Par contre, la question se pose aux archéologues qui, dans leur fouilles, commencent par les dernières traces d'occupation. Certains châteaux comme le Daubenschlagfelsen ont, certes, eu une existence éphémère, mais la plupart semblent n'avoir été abandonnés qu'après de nombreuses transformations. Butenheim, construit au XI^e siècle, est remodelé au XIII^e puis au XVe siècle; détruit pendant la Guerre de Trente Ans, il est restauré et accidentellement incendié quelques années plus tard; il sert alors de carrière de pierres jusqu'à sa disparition totale au milieu du XIX^e siècle.

Localisation et plans

Il faut distinguer les châteaux de montagne, généralement isolés, et les châteaux de plaine directement associés à un habitat.

Les premiers se situent en fait pour la plupart sur les premières hauteurs du versant alsacien des Vosges à des altitudes variant entre

300 et 700m. Ils reprennent une ancienne tradition d'habitats de hauteurs, enceintes protohistoriques (Mont-Saint-Odile, Hohlandsberg, Frankenbourg...) et villages gallo-romains (Wasserwald).

Les plans en sont très divers selon le site choisi et la date de construction : Ottrott, construit dans la seconde moitié du XIe siècle, est d'abord une vaste enceinte entourant une plate-forme de 2,4 ha environ avec des bâtiments périphériques ménageant un espace intérieur libre. En plusieurs étapes, du XII^e au XIV^e siècle, se créent deux châteaux-forts de superficie plus restreinte, séparés par des fossés aux extrémités de la plate-forme (Fèvre, 1988). Daubenschlagfelse, quant à lui, est dès l'origine conçu pour la défense avec un épais mur-bouclier et un donjon carré, précédés d'un vaste fossé creusé dans le rocher du côté de l'attaque (Haegel-Kill, 1987). Cette dernière découverte remet au moins partiellement en question l'idée que l'on avait de l'évolution des châteaux de montagne. Il reste néanmoins que les vastes enceintes construites par l'empereur ou ses vassaux immédiats, servant peut-être de refuge et en tout cas de façon privilégiée de résidence, sont la forme la plus habituelle aux XI^e-XII^e siècle. Les troubles politiques du XIII^e-XIV^e siècle ont entraîné la construction de châteaux plus petits dont le principal souci était la défense soit d'une famille, soit d'un territoire plus vaste, les abbayes par exemple. Le château est alors construit derrière un mur-bouclier ou un donjon massif du côté de l'attaque.

Derrière l'histoire politico-militaire, on perçoit encore très mal l'incidence de ces phases de construction sur le peuplement des vallées voire la colonisation du massif vosgien. En Suisse du nord, par exemple, l'essor des pâturages de hauteur semble contemporain du développement castral (10). Une relation entre ces mouvements et l'optimum climatique dont bénéficie l'Europe entre l'époque carolingienne et le XIII^e siècle n'est pas impossible.

La plupart des châteaux cependant se trouvent en plaine. Ils sont, on l'a dit, fort mal connus. D'après les recherches les plus récentes (Burnouf, 1985 et 1986), on sait qu'une partie d'entre eux étaient construits sur motte, c'est-à-dire sur une accumulation artificielle de terre. Cette surélévation avait

une fonction à la fois symbolique et défensive. L'inventaire régional montre que les mottes étaient principalement concentrées dans les régions de collines (Sundgau, Kochersberg, voire collines sous-vosgiennes). Les formes les plus diverses ont été observées, circulaires ou rectangulaires, avec ou sans basse-cour..., la plupart mal datées. La fouille de Butenheim a justement pour objectif d'analyser le phénomène. Comme pour la plupart des mottes, il n'en subsistait qu'un important monticule de terre, colline manifestement artificielle dans cette étendue des bords du Rhin. Occupé dès le XI^e siècle (?) et cité dès 1111, le château n'est pourtant emmotté qu'au XIII^e ou XIV^e siècle en recouvrant de terre les vestiges des premiers édifices lors de sa reconstruction (Burnouf, 1986).

Matériaux

Les premiers châteaux, tel Ottrott, semblent avoir été principalement en bois mais sans qu'on connaisse bien les matériaux mis en oeuvre : palissades, armatures en bois sur solins en pierres ?

Ce qui est certain en revanche, c'est la généralisation de la construction en pierres à partir du XII^e siècle, au moins pour les sites de montagne. Les archéologues se sont surtout évertués à établir une typochronologie des pierres (dimensions, nature du bossage, présence de trous de levage). C'est très récemment seulement qu'on a abordé l'économie de la construction. Pour le Daubenschlagfelsen, par exemple, si le blocage intérieur des murs était constitué par le mauvais poudingue tiré du fossé, les pierres de taille du parement provenaient d'une carrière située à 1000m de là. Trois zones spécialisées et bien délimitées ont, par ailleurs, été relevées au pied du Petit Ringelsberg : l'aire d'extraction, l'aire de taille et l'aire de stockage (*Vivre au Moyen Age*, 164-165, art. de B. Haegel).

Les occupants

D'après les textes (de la fin du Moyen Age), ces occupants étaient des nobles ou mercenaires peu nombreux (entre 5 et 20 selon les cas) chargés de la défense. L'analyse architecturale met de même l'accent sur le rôle militaire du château. Or l'image apportée par les objets découverts en fouille est toute diffé-

rente : sauf exception (carreaux d'arbalètes, chausse-trappes...) les armes sont absentes au bénéfice d'une multitude d'objets domestiques : poteries, éléments de tissage et de couture (dés, aiguilles...), jeux (sifflets en os, guimbardes...).

Cette mise en valeur de la fonction résidentielle du château est particulièrement nette dans les recherches en cours sur l'alimentation en eau. Dès le milieu du XII^e siècle est "inventé" un ingénieux système de récupération des eaux de pluie ruisselant sur les toits du Daubenschlagfelsen dans une citerne creusée dans le roc : l'eau est filtrée au travers d'une masse de sable et puisée dans un conduit central. D'autres châteaux de montagne ont utilisé par la suite ce principe fournissant aux habitants leur eau potable (*Vivre au Moyen Age*, 199-208, art de R. Kill).

LES EGLISES

L'implantation et la progression du christianisme à partir du IV^e-V^e siècle se traduit d'abord par la construction de baptistères, basiliques et chapelles funéraires. Le mouvement paroissial démarre à l'époque carolingienne, mais c'est après l'an mil que les historiens ont noté que "l'Occident se couvrait d'un blanc manteau d'églises". Les premières ères d'implantations monastiques datent des VII^e-VIII^e siècle. Leurs successeurs immédiats - bénédictins, cisterciens - conquièrent d'abord les campagnes au XI^e - XII^e siècle, les suivants - Dominicains, Franciscains - s'imposent dans les villes au XIII^e siècle. Tous ont développé une architecture en conformité avec des règles de vie rigoureuses. La Réforme au XVI^e siècle détruit un certain nombre d'édifices, mais le mouvement de Contre-Réforme qui la suit - Jésuites, Capucins - renouvelle la topographie religieuse.

Ce thème rejoint le précédent par bien des aspects. La documentation rassemblée par les historiens et les architectes est déjà imposante (11). Là encore, plus d'une cinquantaine d'interventions ont été réalisées ces trente dernières années, la plupart sous forme d'observations ponctuelles liées à des travaux de restauration ou d'installation de chauffage. Sept fouilles exhaustives (Saint-Léger à Guebwiller, Marmoutier, Burnkirch à Illfurth, Saint-Martin à Colmar, Fedlbach,

Seltz) et une petite vingtaine d'opérations moins complètes ont livré des informations significatives tant sur l'histoire que pour le plan des églises.

Les lacunes ne manquent pas : les lieux de culte juifs, les bâtiments conventuels et les cimetières n'ont pas encore été vraiment abordés. Contrairement aux châteaux, les fouilles d'églises sont néanmoins plus représentatives de la topographie médiévale puisqu'elles ont porté sur les divers types connus : chapelles, abbayes et églises paroissiales, tant en ville qu'à la campagne.

Chronologie

La question des origines ne sera évoquée que succinctement : l'essentiel se passe au haut Moyen Age. Les recherches récentes ont causé bien des surprises. Si les fouilles ont confirmé l'origine mérovingienne ou carolingienne de sanctuaires attestés ou supposés d'après les textes (Marmoutier, Burnkirch, Oltingue), elles en ont révélé d'autres inattendus : Saint-Léger à Guebwiller, mentionnée au XII^e siècle, existe en fait dès le VIII^e siècle (Meyer, 1980). Les surprises ont aussi été négatives : l'abbaye de Murbach est fondée au VIII^e siècle, mais les fouilles n'en ont pas retrouvé trace sous l'édifice actuel (*Vivre au Moyen Age*, p. 225, art. E. Kern); ni Saint-Martin de Colmar, ni Saint-Martin de Strasbourg, pourtant réputées d'origine mérovingienne d'après leur vocable, ne sont antérieures à l'an mil (Will-Meyer-Brunel, 1972 et Barbier, 1975).

On a longtemps affirmé que les premières églises ont délibérément été implantées sur les lieux de culte païens mais les fouilles ont mis cette assertion sérieusement en doute. Il peut certes y avoir continuité d'occupation de l'antiquité au haut Moyen Age, dans le cas des villes notamment : l'église mérovingienne Saint-Etienne de Strasbourg est ainsi une ancienne basilique gallo-romaine (Hatt, 1958 et 1959). Aucun autre édifice n'a pour le moment révélé de structures antiques à son emplacement (12).

Un renouvellement important se produit au X^e-XI^e siècle. Les fouilles observent soit la création de sites neufs (églises rurales de Magstatt-le-Bas, Riedisheim-Leibersheim, Mundolsheim mais aussi abbatiales comme Ottmarsheim et certaines églises urbaines), soit la modification profonde - généralement

un agrandissement - des édifices antérieurs. Il est difficile de quantifier ce phénomène : tout au plus peut-on préciser qu'une dizaine d'entre eux ont subsisté, plus ou moins modifiés, jusqu'à nos jours.

D'un strict point de vue chronologique, l'archéologie a apporté moins d'informations pour les édifices construits ou reconstruits au cours de l'âge d'or des XII^e-XIII^e siècles et, a fortiori, au-delà : les sources historiques, mais aussi les monuments conservés, sont plus abondants; les églises sont souvent pauvres en mobilier archéologique et il est difficile de dater précisément leurs maçonneries.

Plans

Toutes les églises fouillées ont révélé des étapes successives de construction, la règle étant même l'enchevêtrement des fondations.

La règle au Haut Moyen Age est ... la diversité puisqu'on compte à la fois des édifices à plan centré (proches du cercle)(chapelle d'Avolsheim) et des basiliques (bâtiments rectangulaires à trois nefs) (Marmoutier).

A partir du X^e-XI^e siècle, se généralise l'église à plan allongé. Les bâtiments les plus importants comportent généralement un transept séparant le chœur de la nef. Les fouilles ont bien mis en évidence les cloisonnements internes du XII^e siècle pour le prieuré de Feldbach : le chœur réservé aux moniales et une partie de la nef étaient séparés du reste par un haut mur, la croisée du transept occupée par la nécropole privée des comtes de Ferrette et le reste de la nef, avec ses autels et sa cuve baptismale, attribuée aux paroissiens.

Tous les édifices ne sont cependant pas de ce type. L'abbatiale octogonale d'Ottmarsheim construite avant 1049 est une réminiscence du Haut Moyen Age; les églises rurales comme la Burnkirch à Illfurth conservent un plan allongé simple, sans transept, avec un chœur semi circulaire (IX^e-X^e siècle) ou carré (XIII^e-XIV^e siècle) (Schweitzer, 1982).

En-dehors de cas très particuliers comme les édifices des ordres mendiants, avec leur chœur parfois aussi long que la nef et l'absence de transept au XIII^e siècle, la croix latine restera le modèle de plan dominant

jusqu'au XX^e siècle pour les églises importantes.

Par delà cette évolution, l'aspect le plus frappant est l'agrandissement constant des édifices depuis le Moyen Age. Marmoutier a quadruplé de surface entre le VII^e et le XII^e siècle (*Vivre au Moyen Age*, 217-233). Saint-Léger de Guebwiller passe de 18,50 x 9,50m au VIII^e siècle à 40 x 17 m au XII^e siècle. La Burnkirch, enfin, mesure 12 x 6,50m (sans le chœur) avant l'an mil et 15 x 8m vers 1300. Ces extensions peuvent avoir des raisons autant liturgiques qu'économiques ou démographiques.

Matériaux

Pour les historiens, l'église est le symbole même de la construction en pierres et passe pour avoir transmis cette tradition antique au Moyen Age. Globalement, les fouilles confirment cette assertion en révélant une belle continuité dans l'utilisation de ce matériau. Le cas est légèrement différent pour les petites chapelles rurales comme la Burnkirch, d'abord construite en bois; mais l'édifice est en pierres dès sa reconstruction au IX^e-X^e siècle.

Pratiques funéraires

Par rapport à l'Antiquité, le Moyen Age réalise une rupture totale dans les pratiques funéraires en faisant du lieu de sépulture un lieu de culte collectif. Cette rupture est progressive d'ailleurs puisqu'elle concerne d'abord les martyrs, saints évangélistes, dignitaires laïcs et ecclésiastiques et ensuite seulement (dès l'époque carolingienne ?) le commun des mortels inhumés dans les cimetières de proximité.

Ces cimetières médiévaux n'ont guère été étudiés. Par contre, l'analyse des pratiques funéraires à l'intérieur des églises a déjà livré d'importants résultats (*Vivre au Moyen Age*, 241-251, art. de P. Brunel). Leur étude chronologique est délicate : il n'y a plus d'objets dans les tombes depuis qu'à l'époque carolingienne cette pratique païenne s'est perdue.

Curieusement, on note un retour à cet usage à partir de la fin du XVI^e siècle avec le dépôt de chapelets, croix, médailles...Le cas d'un noble enterré avec ses armes aux Récollets

de Rouffach, vers 1500, semble tout à fait exceptionnel. En fait, une observation attentive a révélé de nombreuses traces de végétaux dans les tombes médiévales : fleurs, graines, pépins...symbolisant soit le caractère mortel de la chair, soit la résurrection future.

Les tombes en pleine terre sont rares. Le cas le plus fréquent est le cercueil en bois. Du Haut Moyen Age au XIII^e siècle, on rencontre aussi différentes sortes de cercueils en pierres, soit des dalles assemblées soit des sarcophages monolithiques. Le trépassé est habituellement enterré dans un simple linceul, couché sur le dos, les bras ramenés sur le corps. Le cas des Dominicains de Guebwiller couchés sur le ventre (par humilité ?) est exceptionnel. A partir du XIV^e siècle, enfin, se généralise la pratique de recouvrir les morts d'une couche de chaux, vraisemblablement pour éviter la diffusion de certaines maladies comme la peste.

Mais il est possible aussi qu'il y ait eut un problème de "surpopulation". Les églises en effet, apparaissent aujourd'hui comme de véritables charniers. La disposition des tombes est aléatoire mais quelques endroits sont préférés à d'autres : chœur, croisée du transept, autels latéraux, enfeus (niches) dans les murs de la nef, voire chapelles privées. Quelques-unes, par mesure d'humilité, se situent sous le porche. Les réutilisations de tombes sont fréquentes : dans ce cas, les os du squelette précédent peuvent être soigneusement rangés dans un angle ou mélangés avec la terre du comblement. La plupart, enfin sont orientées la tête à l'ouest, le regard dirigé vers le chœur (symbole de la ville de Jérusalem). Seuls les prêtres ont le privilège de reposer la tête à l'est pour rester face à leurs fidèles.

L'ARCHEOLOGIE RURALE

Elle est le parent pauvre de la recherche en Alsace. Si les historiens ont essayé d'évaluer le phénomène de disparition de villages à la fin du Moyen Age (Werner, Humm, Grodwohl), les archéologues ne leur ont pas encore emboîté le pas.

La maison paysanne médiévale elle-même reste inconnue. On connaît seulement ses antécédents - la cabane à poteaux en bois du

Haut Moyen Age - et son état final - la maison à colombages des XVI^e-XIX^e siècles.

A côté de quelques sondages limités, seule une maison à Artolsheim a été entièrement fouillée pour le moment (*Vivre au Moyen Age*, 151-156). Elle a connu trois occupations successives. Au XIV^e siècle, un four à sécher du lin est aménagé à même l'argile naturelle. Une première maison en colombages est construite au XV^e siècle, avec une pièce chauffée par un poêle, une chambre et une cuisine. Une autre maison la remplace en 1561. Outre les pièces d'habitat, elle comportait une étable, un poulailler et un fenil sous le même toit. Parvenue jusqu'à nous sans grands changements, elle vient d'être démontée et remontée à l'Ecomusée.

L'ARCHEOLOGIE URBAINE

Les premières villes, dans notre région, sont créées à l'époque romaine. Certaines disparaissent au Haut Moyen Age, d'autres sont réduites à l'état de simples bourgs. Strasbourg, siège de l'évêché, reste la ville principale. Au XII^e-XIII^e siècle, l'empereur d'abord, l'évêque et d'autres seigneurs ensuite renouvellent le réseau antique en lui adjoignant de nombreuses villes neuves : on en compte environ 70 à la fin du Moyen Age. Elles ont différentes tailles (Strasbourg a 18000 habitants en 1444, Ensisheim en a 1000 vers 1500) et sont réparties inégalement : une majorité de bourgs viticoles tapissent les collines sous-vosgiennes alors que le Sundgau et le Kochersberg agricoles en sont presque démunis. Toutes cependant sont entourées de murailles et habitées par des bourgeois au statut bien défini.

Les recherches déjà effectuées sont très inégales. Une étude historique du phénomène urbain en Alsace manque encore mais *Atlas des villes médiévales* de F.J. Himly est une introduction originale à leur topographie. Une étude de l'urbanisme médiéval, au moins des maisons en pierres qui sont parvenues jusqu'à nous, s'engage timidement (Poinsot, 1988 et Bronner, 1989). Les archéologues enfin rencontrent une difficulté insurmontable, l'impossibilité de fouiller toute une ville, seul moyen pourtant de disposer d'une documentation complète. En effet, l'essentiel des découvertes est dû au hasard des chantiers de construction. Une idée fait son chemin aujourd'hui : la constitution de cartes

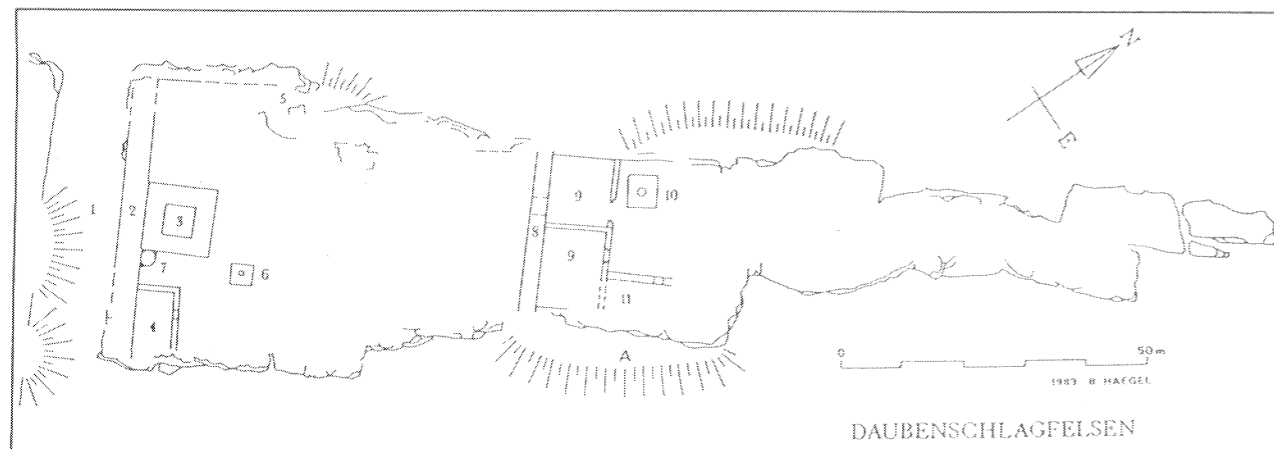
archéologiques des centres anciens - comportant état des connaissances et questions principales à résoudre - afin de pouvoir effectuer des choix dans les interventions. Les aspects déjà abordés témoignent donc surtout des possibilités de cette jeune discipline.

Chronologie

Le cas des origines de Colmar est spectaculaire (Meyer-Brunel, 1974-75 et Brunel, 1982). Les sources historiques signalent trois domaines agricoles appartenant à des établissements ecclésiastiques au IX^e-X^e siècle, transformés en ville vers 1220. Les fouilles attestent d'une occupation antique sporadique et effectivement de premières cabanes en bois à partir du IX^e siècle, tant sur les sites des domaines précités que dans d'autres secteurs de la ville. La collégiale Saint-Martin, par ailleurs, a révélé un bâtiment de l'an mil dont la taille (42m de long) suppose une agglomération déjà importante.

Le cas de Guebwiller pourrait s'en rapprocher. La villa de "Gebunvillare" est citée en 774. Les fouilles prouvent qu'elle disposait dès cette époque, d'une église, qui, agrandie plusieurs fois, a été remplacée, vers 1200, par le bâtiment que l'on voit encore; y existait un château octogonal aussi à la fin du XII^e ou au début du XIII^e siècle : soit bien avant la construction des premières fortifications et la création de la ville à la fin du XIII^e siècle.

Le cas de Strasbourg est plus complexe à cause, à la fois, de son passé romain et de sa taille exceptionnelle : la question n'est plus ici celle des origines mais des ruptures et continuités par rapport à l'antiquité. Très brièvement, on observe une stabilité de l'agglomération jusqu'au XII^e siècle (fortifications, lieux de culte et d'habitat) et un développement topographique original entre 1200 et 1450. L'étude des fortifications est ici essentielle. La ville s'agrandit en trois étapes : une première enceinte vers 1200 et deux faubourgs vers 1375 et 1400. Construits en pierres sur fondations en pieux de bois, ces murs ont aussi une fonction de quai canalisant les nombreux cours d'eau, permettant ainsi à la ville de s'étendre progressivement jusqu'au Rhin.

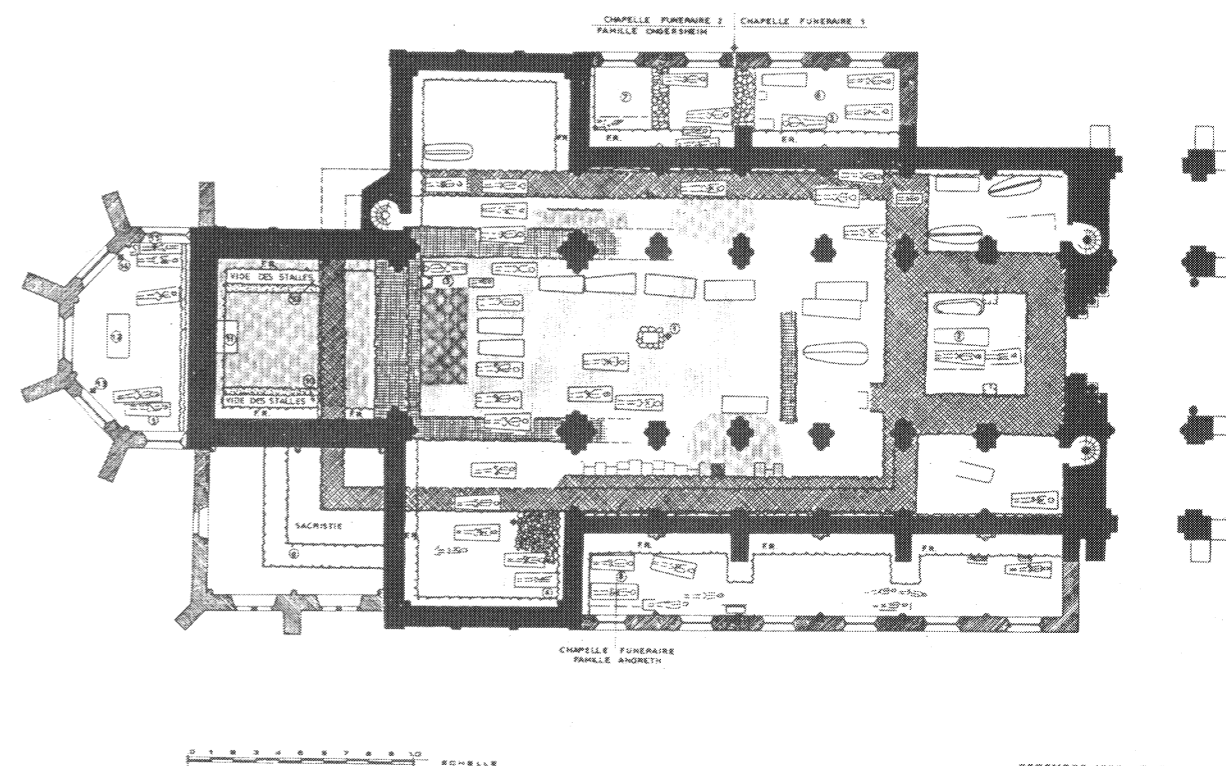


PLAN DU CHATEAU DU DAUBENSCHLAGFELSEN. Construit vers 1150 sur une barre rocheuse des environs d'Ernolsheim-sur-Saverne et détruit avant 1200, ce château avait entièrement disparu de la mémoire collective. Redécouvert vers 1980 et presque intégralement fouillé, il apparaît aujourd'hui comme un témoins exceptionnel, parvenu jusqu'à nous sans changements architecturaux, des premiers châteaux de montagne (fouille B. Haegel, publiées in Vivre au Moyen Age 1990, p.174).

1. fossé taillé dans le roc
2. mur-bouclier barrant l'éperon rocheux
3. donjon
4. bâtiment d'habitation
5. entrée
6. citerne creusée dans le roc pour recueillir l'eau de pluie
7. four à chaux
8. mur transversal
9. bâtiment d'habitation
10. citerne
11. chapelle

GUEBWILLER Eglise Saint Léger

PLAN ARCHEOLOGIQUE

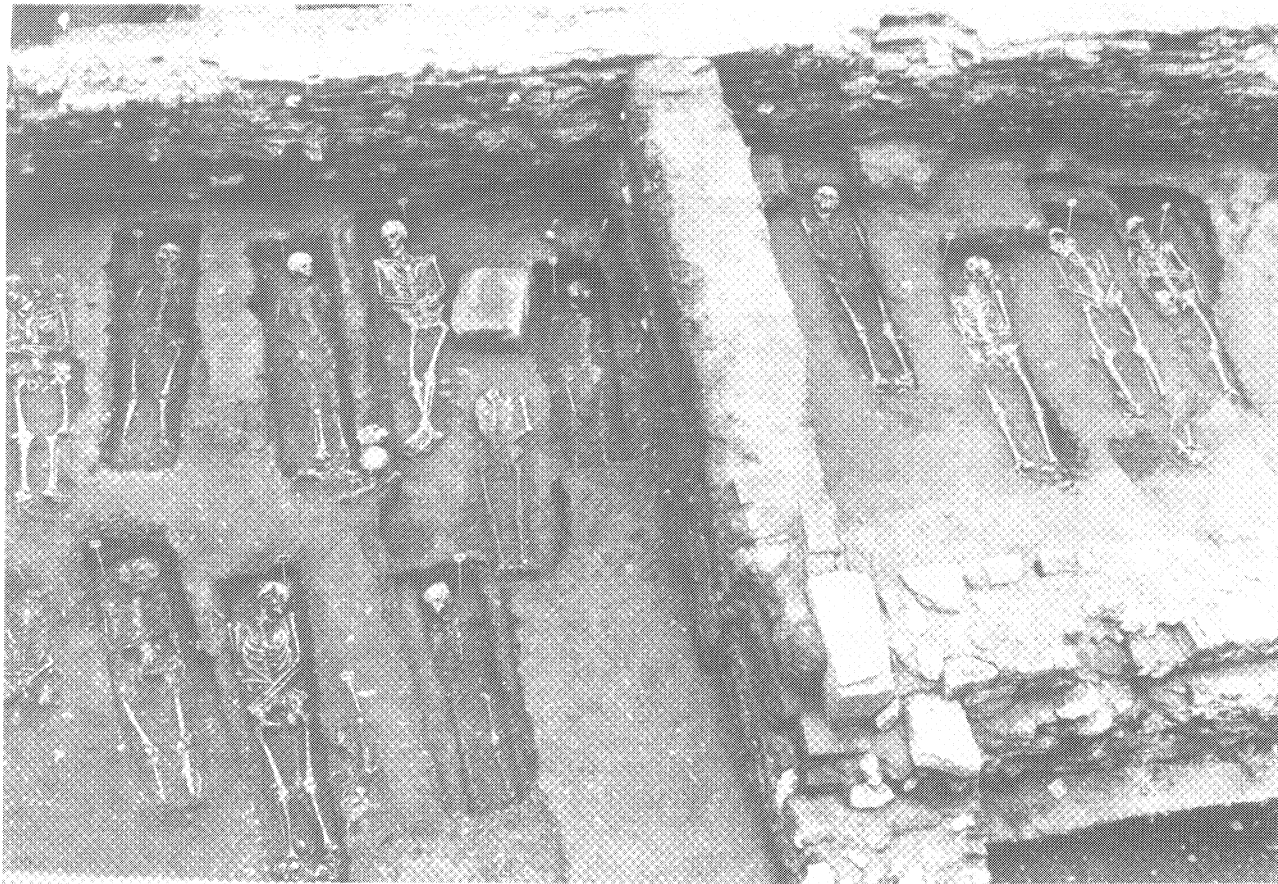


	Maçonneries romanes en élévation		Fondations gothiques XIVe siècle
	F.R. Fondations romanes		Sol extérieur en galets - époque préromane
	Maçonneries Eglise I - Epoque carolingienne		Terrazo préroman
	Maçonneries Eglise II préromane		Sol carolingien
	Murs gothiques en élévation 1340 - 1380		Sol roman.
	Murs fin du moyen-âge - début du XVIIe siècle		Muret latéral vide sanitaire des stalles

LEGENDE DU PLAN ARCHEOLOGIQUE

- | | |
|---|--|
| 1) Puisard rituel. | 9) Fondations sacristie romane ou gothique. |
| 2) Tombe en chaux XV ^e siècle - moulée. | 10) Vide sanitaire des stalles. |
| 3) Tombes de prêtres. | 11) Autel roman. |
| 4) Tombes préromanes encamées par les fondations romanes. | 12) Autel gothique XIV ^e et XV ^e siècles - réaménagé au XVIII ^e siècle. |
| 5) Tombe avec dague. | 13) Custode gothique - XIV ^e siècle. |
| 6) Chapelle funéraire - 1 ^{re} phase gothique. | 14) Niche à burettes - XIV ^e siècle. |
| 7) Chapelle funéraire - 2 ^e phase gothique - famille Ongersheim. | 15) Vestiges de fresques. |
| 8) Chapelle funéraire gothique - famille Angreth. | |

PLAN DES FOUILLES DE L'EGLISE SAINT-LEGER A GUEBWILLER présentant les deux états antérieurs (carolingien, préroman) à l'édifice actuel (XII^e siècle), les rajouts ultérieurs et les tombes d'ecclésiastiques et des familles nobles (fouilles G. Meyer et P. Brunel, publiées in : Meyer, 1980, p.61-62).



Strasbourg, Eglise Saint-Thomas : fondations de la galerie du cloître avec ses inhumations (XII^e-XV^e siècle). Fouilles et cliché Marie-Dominique Waton.

Cruches en terre cuite décorées provenant de l'atelier de potier de la caserne Barbade à Strasbourg (XII^e siècle). Le motif dit en "S couché", découvert uniquement dans les fouilles strasbourgeoises, semble indiquer une production strictement locale. Fouilles J.-J. Schwien, cliché E. Bacher (Musées de la Ville de Strasbourg).



Habitat

Une partie des maisons urbaines était en pierre : les enquêtes systématiques sur les exemplaires conservés révèlent leur nombre (25 à Rosheim, 40 à Obernai) et leur qualité : construites pour la plupart comme des donjons de châteaux, elles appartenaient vraisemblablement aux nobles et aux ecclésiastiques. D'autres, comme l'immeuble du 15, rue des Juifs à Strasbourg, étaient des bâtiments prestigieux richement décorés de fresques (Rieb, 1987).

Le plus grand nombre devait être en bois. Les fouilles de Colmar ont livré des maisons à poteaux du XII^e siècle, en tous points identiques aux cabanes rurales du Haut Moyen-Age. Leur évolution ultérieure est mal connue, mais il est certain que les maisons à ossature de bois apparaissent dans les villes au cours du Moyen Age : elles permettent de répondre à peu de frais à l'augmentation de la population, par superposition d'étages (13).

Rares sont cependant les maisons médiévales retrouvées en fouilles : la plupart ont sans doute été détruites sans doute par les constructions de caves profondes qui se multiplient à partir du XVI^e siècle. L'étude des puits et latrines dans les cours est plus avancée, à Strasbourg tout au moins. Les puits romains étaient de simples tonneaux sans fonds fichés dans la nappe phréatique. Les puits médiévaux, à partir du XIV^e siècle au moins, ont un conduit en briques fondé sur un rouet en bois; l'emploi du grès (moëllons ou dalles) se généralise après 1500. Les premières fosses et latrines sont soit en pleine terre soit aménagées avec du bois. A partir du XIV^e siècle là aussi, se multiplient les latrines maçonnées en briques. Ce développement des puits et des latrines est peut-être en relation avec l'augmentation de la population, nécessitant une meilleure gestion de l'alimentation en eau et des déchets. Il est certain en revanche que la proximité des puits et des latrines, à cause de la pollution de la nappe phréatique, a eu de sérieuses conséquences sur l'état sanitaire de la population.

LA VIE MATERIELLE

Elle représente dès l'origine l'un des principaux axes de l'archéologie médiévale : les

objets trouvés en fouille sont des témoins précieux de la vie quotidienne, des techniques, des habitudes alimentaires, du commerce.

La céramique

C'est l'objet le plus abondant. On distingue les pots servant à cuire et conserver les aliments des moyens de chauffage. Du X^e au XIV^e siècle, les formes de la céramique culinaire sont peu variées, des pots globuleux aux rares décors pour l'essentiel. Pour cette période, la céramique est en concurrence avec les récipients en bois : les fouilles urbaines ont livré des assiettes mais aussi des gobelets en bois.

A partir du XIV^e siècle, on note d'importants changements techniques. Les poteries ordinaires servant à la cuisson sont recouvertes d'une glaçure, verte d'abord, plus tard jaune, brune..., qui procure une meilleure étanchéité. De même, la possibilité de cuire à très haute température (1000-1200°) permet le développement de la céramique de grès. En même temps se produit une diversification ou spécialisation des formes : dès le XV^e siècle, on observe ainsi des marmites, plats à poissons, saladiers, cruches de diverses tailles, tasses, caquelons avec pieds, lampes à huile, couvercles.

Ces découvertes archéologiques ont un double intérêt. Du point de vue de l'histoire des techniques, la fin du Moyen Age retrouve une maîtrise du matériau céramique (pâtes, formes et cuisson) qu'on avait perdue depuis l'Antiquité. Malheureusement, les découvertes d'ateliers de potiers sont rarissimes pour le Moyen Age, ce qui empêche cette recherche de progresser rapidement. Par ailleurs, les fouilles ont mis le doigt sur un objet usuel de premier ordre - puisque abondant - mais dont les sources historiques ne parlent guère. On met généralement ce silence en rapport avec la faible valeur de la céramique.

La seconde famille d'objets en céramique se rapporte aux moyens de chauffage. Entre le IX^e et le XI^e siècle apparaît en effet en Alsace (plus exactement des Vosges à la Pologne), le poêle, d'abord formé de pots, progressivement remplacés par des carreaux aux XIV^e-XV^e siècles.

On connaît mal le fonctionnement des poêles primitifs : on pense qu'il s'agissait de voûtes en argile maintenant des pots qui diffusaient la chaleur du foyer. Ce système avait un triple avantage sur les cheminées à feu ouvert : fumée canalisée, moindre danger d'incendie, température élevée pour une quantité réduite de combustible. Ces poêles ont autant chauffé les châteaux que les maisons bourgeoises; ils sont attestés dans les maisons paysannes à partir du XVe siècle au moins. On s'est longtemps demandé si ce système n'était pas dérivé du chauffage antique par hypocauste : les archéologues considèrent aujourd'hui qu'il peut s'agir d'une invention médiévale.

Avec le développement de carreaux souvent très décorés à la fin du Moyen Age, le poêle devient aussi l'un des éléments du décor de la maison : beaucoup portent des motifs (moulés) copiés de gravures dessinées par les plus grands artistes de l'époque. Une fouille de sauvetage à Strasbourg a récemment révélé l'un des rares ateliers de poëlier connu dans la région : dans les déchets figuraient même les moules d'un motif à la rose (*Vivre au Moyen Age*, 73-78, art. d'E. Kern).

Le verre

Il est rare entre le Haut Moyen Age et le XIV^e siècle, sans qu'on sache si la production a baissé par rapport à l'époque romaine ou s'il s'est décomposé à cause de sa mauvaise qualité. Les objets en verre réapparaissent à partir de 1300 environ : il est possible que leur fabrication ait bénéficié des mêmes progrès techniques que la céramique. Il en existe dès lors deux formes principales, chacune avec de multiples variantes, les verres à boire et les bouteilles et flacons. Leur caractéristique générale est d'être très décorés, soit peints (au XIII^e puis à nouveau au XVI^e siècle), soit, le plus fréquemment moulés. Cette évolution marque, à la fin du Moyen Age, un retour à une civilisation technicienne et consommatrice, associant confort et plaisir esthétique.

Cette recherche du confort se traduit aussi par le développement du verre à vitre. Sa chronologie est mal connue. Certaines églises étaient dotées de vitraux dès le XI^e siècle mais les fragments de verre plats, de forme ronde ("culs de bouteille"), carrée ou losangique ne sont trouvés dans les couches d'habitat qu'à la fin du Moyen Age. Rien

n'exclut que ces fenêtres vitrées aient d'abord protégé du froid et des intempéries les seules pièces de séjour (*Stube*) et laissant aux autres leurs volets en bois.

Les os

Les déchets alimentaires sont découverts en quantités abondantes mais il restent encore à les étudier à leur juste valeur.

Les os, depuis la préhistoire, ont aussi donné naissance à une industrie et le Moyen Age a continué cette tradition. De petits ateliers ont été observés un peu partout, y compris dans les châteaux, mais c'est à Strasbourg que l'on a fouillé les dépotoirs les plus importants. Ceux-ci comportaient les déchets de fabrication d'anneaux, de perles, de boutons, de dés (*Vivre au Moyen Age*, 79-86, art. de J. Maire).

Le métal

Cette dernière catégorie d'objets est moins fréquente, d'ailleurs plus présente dans les châteaux que dans les villes. Cette disparité reste inexpiquée.

Le fer a surtout servi à la fabrication d'armes, d'outils mais aussi d'objets très divers comme ferrures de portes, fer à chevaux, clés, instruments de musique (guimbardes) et éléments de vêtement (boucles de ceintures). Les autres métaux - cuivre, bronze, laiton - ont été employés pour les petits objets ménagers (dés à coudre, épingles...), les vêtements (agrades, boucles...) ou les livres et coffrets (fermoirs...).

L'or est rarissime. On découvre fréquemment, par contre, de petites monnaies : éléments de datation, elles apportent aussi un témoignage sur les relations commerciales. On est étonné, par exemple, qu'au château de Butenheim ou dans la maison paysanne d'Artolsheim aient été perdues des monnaies provenant d'ateliers distants de plus de 200 km parfois, mais dans l'aire germanique. Le château de Rougemont dans le Territoire de Belfort a, au contraire, surtout livré des pièces françaises, signe d'une autre influence économique.

* Je tiens à remercier très vivement Bernhard METZ qui a bien voulu relire et corriger le manuscrit de cet article.

NOTES

- 1) Les découvertes archéologiques relatives au haut moyen âge sont d'ailleurs présentées à part dans ce cahier
- 2) Un tel tour d'horizon pour les églises n'existe malheureusement pas. Il faut attendre les travaux de Kautzsch (1927 et 1944) sur les édifices romans ainsi que ceux de J. Walter (1932-36) sur les peintures murales pour une première approche.
- 3) La revue archéologique régionale, les *Cahiers Alsaciens d'Archéologie, d'Art et d'Histoire (Cahiers Als. d'Arch., d'Art et d'Hist.)* sert de même à la publication de certains résultats en archéologie médiévale.
- 4) A ce tour d'horizon récent, il faut encore ajouter les recherches exemplaires tant du point de vue de la fouille que des publications de l'équipe de P. Walter à Rougemont depuis 1977. Bien que situé actuellement dans le Territoire de Belfort, ce château fait partie de l'Alsace médiévale (Walter, 1987).
- 5) Fouilles de la caserne Barbade. JJ. Schwiien. Analyse d'Alain Cura (Archeolabs) inédite
- 6) Pour des informations plus précises concernant le principe de ces datations physico-chimiques, on se reportera utilement aux *Dossiers de l'Archéologie* n° 39 de nov/déc. 1979.
- 7) Le thème des mines est traité à part dans ce cahier
- 8) Voir en bibliographie, les travaux de T. Biller, J. Burnouf, B. Metz, C-L. Salch, R. Will, C. Wilsdorf, H. Zumstein
- 9) Les proches régions telles la Suisse du nord (fouilles de W. Meyer) ou le Territoire de Belfort (fouilles de P. Walter à Rougemont) seraient aussi à verser à ce dossier à cause des centres d'intérêt convergents
- 10) Les chercheurs y ont même inventé le terme de "châteaux de défrichement", Werner MEYER, *Die Rodungsburgen, Nachrichten des Schweizerischen Burgenvereins*, 1974, n°5
- 11) Voir en bibliographie les ouvrages de M. Barth, AM. Burg, FJ. Himly, R. Recht, R. Will. Il manque encore un catalogue exhaustif des églises et chapelles alsaciennes. L'ouvrage de W. Hotz, 1976, est néanmoins une introduction utile (mais sans bibliographie)
- 12) La cathédrale de Strasbourg est partiellement construite sur un important édifice avec mosaïque du II^e siècle, à l'intersection des deux voies principales du

castrum, mais rien ne permet pour le moment de faire le lien avec la première église carolingienne, la seule attestée.

13) En Allemagne, les premières maisons à colombage ont été datées du XIII^e siècle par dendrochronologie (U. KLEIN, *Datierte Fachwerkbauten des 13. Jahrhunderts, Zeitschrift für Archäologie des Mittelalters*, 13, 1985, 109-129)

BIBLIOGRAPHIE

- ANCEL B. et FLUCK P. (1988) Une exploitation minière du XV^e siècle dans les Vosges. Le filon Saint-Louis du Neuenberg (Haut-Rhin). Caractères et évolution, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Documents d'Archéologie Française n° 16, 124 p.
- BARBIER O. (1975) A Strasbourg. Le passé de la place Gutenberg révélé par les fouilles, *Archéologia*, 80, p. 68-70
- BARTH Médard, 1960 *Handbuch der elsässischen Kirchen im Mittelalter*, AEA
- BILLER Th. (1985) Die Burgengruppe Windstein und den Burgenbau in den nördlichen Vogesen. Untersuchungen zur hochmittelalterlichen Herrschaftsbildung und zur Typenentwicklung der Adelsburg im 12. und 13. Jahrhundert, Köln.
- BOUARD M. de (1975) *Manuel d'archéologie médiévale*, Paris, SEDES, 340 p.
- BRONNER G. (1989) Les maisons médiévales en pierre à Obernai, *Cahiers Alsaciens d'arch., d'art et d'Hist.* XXXII, 129-160
- BRUNEL P. et MEYER G. (1975) Archéologie et architecture médiévale en moyenne Alsace, Catalogue d'exposition, Société d'Histoire et d'Archéologie de Colmar, 131p.
- BRUNEL P. (1982) La formation urbaine de Colmar à l'épreuve de l'archéologie, *Ann. de la Soc d'Hist. et d'Arch. de Colmar*, 17-27
- BURG A.-M. (1945) Histoire de l'Eglise d'Alsace, Colmar, Alsatia, 371 p.
- BURNOUF J. (1978) La motte castrale : structure particulière de l'habitat seigneurial dans le paysage rural alsacien au moyen-âge, Th. 3e cycle, dactylogr., 2 vol., Strasbourg
- BURNOUF J., THEVENIN A., PETRY F., WACKERMANN G., FLUCK P. (1982) *Archéologie, Encyclopédie de l'Alsace*, I, 228-265
- BURNOUF J. (1985-86) Les mottes castrales en Alsace, *Revue d'Alsace* 111, 1985 p. 3-45, 112, 1986 p. 3-48

BURNOUF J. (sous la dir. de) (1986) Butenheim. Une motte castrale en Alsace. Bilan de quatre campagnes de fouilles archéologiques, Annuaire de la Soc. d'Hist. du Sundgau, n° spécial

BURNOUF J., MAIRE J., RIEB J.-P., SCHELLMANN R. et SEILLER M. (1986) Les matériaux de construction en terre cuite en Alsace au moyen-âge: tuiles, briques, carreaux de sol, poteries de poêle, dans Terres cuites architecturales du moyen-âge. Colloque de Saint-Omer, 7-9 juin 1985, Textes réunis par D. Deroeux, Arras, 94-107

BURNOUF J. et METZ B. (1986) Sic et non. Archéologie et histoire de la maison forte alsacienne. Points de vue contradictoires à partir de l'exemple de Mittelhausen, in : La maison forte au moyen-âge. Table-ronde Nancy - Pont-à-Mousson 31 mai-3 juin 1984, CNRS, Paris, 153-162

Céramique, 1983 Encyclopédie de l'Alsace (article Céramique), Strasbourg, Publitotal, 1983, 3, 1422-1440

FEVRE D. (1988) Ottrott. Château de bois, château de pierre. Fouilles de 1981 à 1985. Centre d'Archéologie Médiévale, Strasbourg

FICKER J. (1907) Denkmäler der Elsässischen Altertumssammlung zu Strassburg-in-Elsass. Christliche Zeit, Strasbourg

GAMA, 1983 La céramique médiévale, Encyclopédie de l'Alsace, 3, 1422-1440

Gama (1985) La poterie de poêle de la France de l'Est, Cahiers du Groupe d'Arch. Médiévale d'Alsace n°3

GAMA (1986) Vie matérielle en Alsace au moyen-âge et à la Renaissance, Encyclopédie de l'Alsace, 12, 7566-7598

GARDNER A. - GRODWOHL M. (1979) La maison paysanne du Sundgau, Colmar, Alsatia, 241 p.

GRODWOHL M. (1974) Les villages disparus dans le Sundgau, Publications de l'Association Maisons Paysannes d'Alsace, 6

GRODWOHL M. (1979) Une contribution de l'archéologie à la connaissance de la maison rurale (Gommersdorf), Espace Alsacien, 15, 63-68

GRODWOHL M. (1987) L'habitat médiéval à l'Ecomusée, Bull. de la Soc. Ind. de Mulhouse, 806, p. 139-145

HAEGEL B. et KILL R. (1987) Un château-fort roman révélé par la fouille : Daubenschlagfelsen-Warthenberg, Bull. de la Soc. Ind. de Mulhouse, 806, 47-50

HECK Ch. et MEYER G. (1983) L'état de nos connaissances sur l'architecture religieuse médiévale en Alsace, Saisons d'Alsace, 80-81, 61-90

HIMLY F.-J. (1970) Atlas des villes médiévales d'Alsace, Strasbourg, Publication de la Fédération des Sociétés d'Histoire d'Alsace

HOTZ W. (1976) Handbuch der Kunstdenkmäler in Elsass und in Lothringen, München-Berlin, 3e éd.

HUMM A. (1971) Villages et hameaux disparus en Basse-Alsace. Contribution à l'histoire de l'Alsace rurale (XII^e - XVIII^e siècles), Strasbourg, Istra, Publications de la Société Savante d'Alsace et des Régions de l'Est, Coll. Recherches et Documents, VII

KAUTZSCH R. (1944) Der romanische Kirchenbau im Elsass, Fribourg-en-Brisgau

KERN E. (1981) La chapelle tétraconque d'Avolsheim. Les transformations d'un édifice carolingien d'après les récentes fouilles archéologiques, Cahiers Als. d'Arch., d'Art et d'Hist., XXIV, 43-58

MAIRE J. et RIEB J.-P. (1972) Un puits du XVe siècle dans le Marais Vert à Strasbourg, Cahiers Als. d'Arch., d'Art et d'Hist., XVI, 165-180

METZ B. (1983) Etat de nos connaissances sur l'architecture des châteaux-forts d'Alsace, Saisons d'Alsace, 80-81, 9-60

METZ B. (1983) Les cimetières fortifiés, Encyclopédie de l'Alsace, 3, 1736-1746

METZ B. et SCHWIEN J.-J. (1987) Histoire et archéologie médiévale, Bull. de la Soc. Ind. de Mulhouse, 806, p. 173-177

MEYER G. et BRUNEL P. (1970-1972) Le Burgstall de Guebwiller. Résultat des fouilles, Annuaire de la Soc. d'Hist. de Rouffach - Thann - Guebwiller, 17-24

MEYER G. et BRUNEL P. (1974-75) L'archéologie médiévale à Colmar, Annuaire de la Soc. d'Hist. et d'Arch. de Colmar, 99-126

MEYER G. (1978) Le château du Grand-Ribeaupierre Saint-Ulrich, Annuaire de la Soc. d'Hist. et d'Arch. de Colmar, XXVII, 119-134

MEYER G. (1980) Les fouilles archéologiques de l'église Saint-Léger de Guebwiller, Cahiers Als. d'Arch., d'Art et d'Hist., XXIII, 49-68

MEYER G. (1983) L'état de nos connaissances sur l'architecture médiévale urbaine en Alsace, Saisons d'Alsace, 80-81, 93-152

MINNE J.-P. (1977) La céramique de poêle de l'Alsace médiévale, Strasbourg

PESEZ J.-M. (1982) Archéologues et historiens, in : Mélanges De Bouard, p. 295-308

PETRY F. et KERN E. (1977) Découvertes archéologiques dans l'ancienne abbatiale de

Marmoutier, Cahiers Als. d'Arch., d'Art et d'Hist., XX, 39-88

POINSOT G. (1988) Maisons médiévales en pierre (XII-XVe siècle) à Rosheim : nouvelles données, Cahiers Als. d'Arch., d'Art et d'Hist., XXXI, 113-138

POLACEK E. (1905) Das romanische Haus in Rosheim, RAI, 26-32

RAPP F. (1968) Recherches sur les châteaux-forts alsaciens, Strasbourg

RIEB J.-P. et SALCH C.-L. (1973) Aspects de la vie au moyen-âge et à la renaissance. Dix ans de fouilles, Centre d'Archéologie Médiévale, Strasbourg

RIEB J.-P. et coll. (1987) Un ensemble médiéval urbain exceptionnel, rue des juifs à Strasbourg, Bull. de la Soc. Ind. de Mulhouse, 806, 149-169

RIEGER Th. et WILL R. (1969) Eglises et sanctuaires d'Alsace, mille ans d'architecture sacrée, Strasbourg, DNA, 210p., 124 Pl.

SALCH Ch.-L. (1976) Dictionnaire des châteaux de l'Alsace médiévale, Strasbourg, Publitotal

SALCH Ch.-L. (1977-78) Guerre et vie quotidienne à l'Ortenberg, Thèse 3e cycle, dactylographiée, Paris X, 2 vol., Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales

SCHWEITZER R. (1982) Aperçu sur l'évolution architecturale de la Burnkirch, Ann. de la Soc. d'Histoire du Sundgau, p.21-29

STRAUB A. (1876) Poteries acoustiques de l'ancienne église des Dominicains (Temple-Neuf) de Strasbourg, Bull. de la Soc. pour la Cons. de Mon. Hist. d'Alsace, 9 (Mémoires), 231-234

STRAUB A. () La première pierre de l'ancienne église des dominicains à Strasbourg, BSCMHA, 9 (Mémoires), 231-234.

VIVRE AU MOYEN AGE (1990) Vivre au moyen-âge. 30 ans d'archéologie médiévale en Alsace, Catalogue de l'exposition présentée à Strasbourg du 17 mai au 30 septembre 1990, Editions Les Musées de la Ville de Strasbourg

VOGLER B. (sous la dir.) (1990) L'Alsace. Une histoire, Strasbourg, Oberlin, 216 p.

WERNER L.-G. (1918-1924) Les villages disparus de Haute-Alsace, Mulhouse

WILL R. et HIMLY F.-J. (1954) Les édifices religieux en Alsace à l'époque pré-romane (Ve - Xe siècle), Revue d'Alsace, 93, 36-76

WILL R. (1955) Le château dit "Burg" de Haguenau. Nouvelles données historiques et archéologiques, Etudes Haguenoviennes, NS I, 41-125

WILL R. (1960) L'examen des fondations de la cathédrale de Strasbourg pendant l'hiver 1665-1666, Bull. de la Soc. des Amis de la Cathédrale de Strasbourg, 2e série, 7, 45-53

WILL R. (1970) Notes complémentaires sur le château impérial disparu de Haguenau, Etudes Haguenoviennes, NS V, 79-99

WILL R., MEYER G. et BRUNEL P. (1972) Premier bilan des fouilles archéologiques de Saint-Martin de Colmar, Ann. de la Soc. d'Hist. et d'Arch. de Colmar, 9-21

WILL R. (1972) Les fouilles archéologiques de l'église romane de Feldbach, Cahiers Als. d'Arch. d'Art et d'Hist., XVI, 83-118

WILL R. (1978) Les châteaux de plan carré de la plaine du Rhin et le rayonnement de l'architecture militaire royale de France au XIIIe siècle, Cahiers Als. d'Arch., d'Art et d'Hist., XXI, 65-86

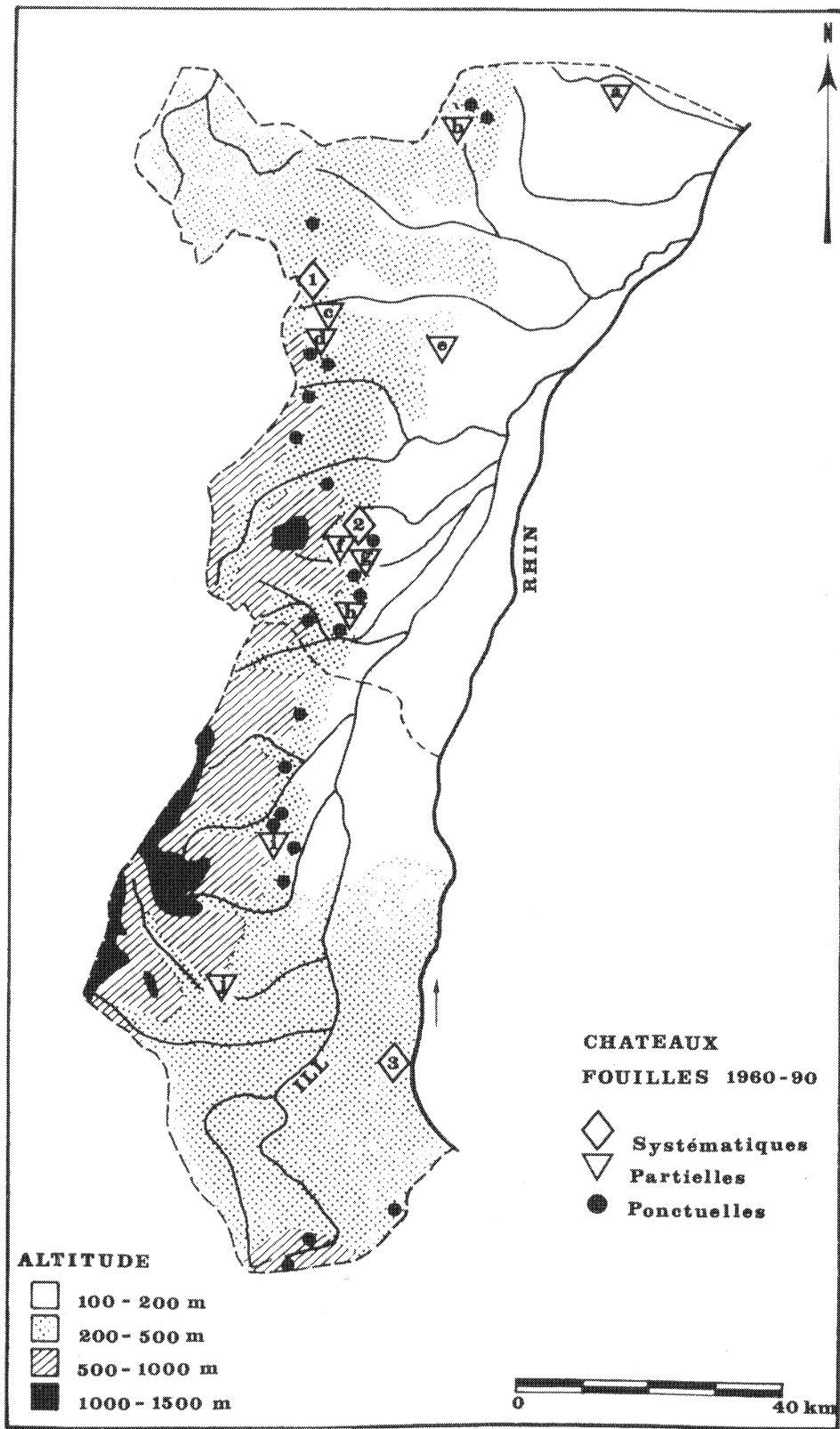
WILSDORF Ch. (1976) L'apparition des châteaux en Haute-Alsace d'après les textes (1000-1200), 101e Congrès National des Sociétés Savantes (archéologie), Lille, 61-76 (paru en 1978)

WOLFF F. (1908) Elsässisches Burgenlexikon, Strasbourg (réédition photomécanique Francfort, 1979)

ZUMSTEIN H. (1967) Châteaux-forts du XIIIe siècle en Alsace. Contribution à leur étude archéologique, Cah. Als. d'Arch., d'Art et d'Hist., XI,

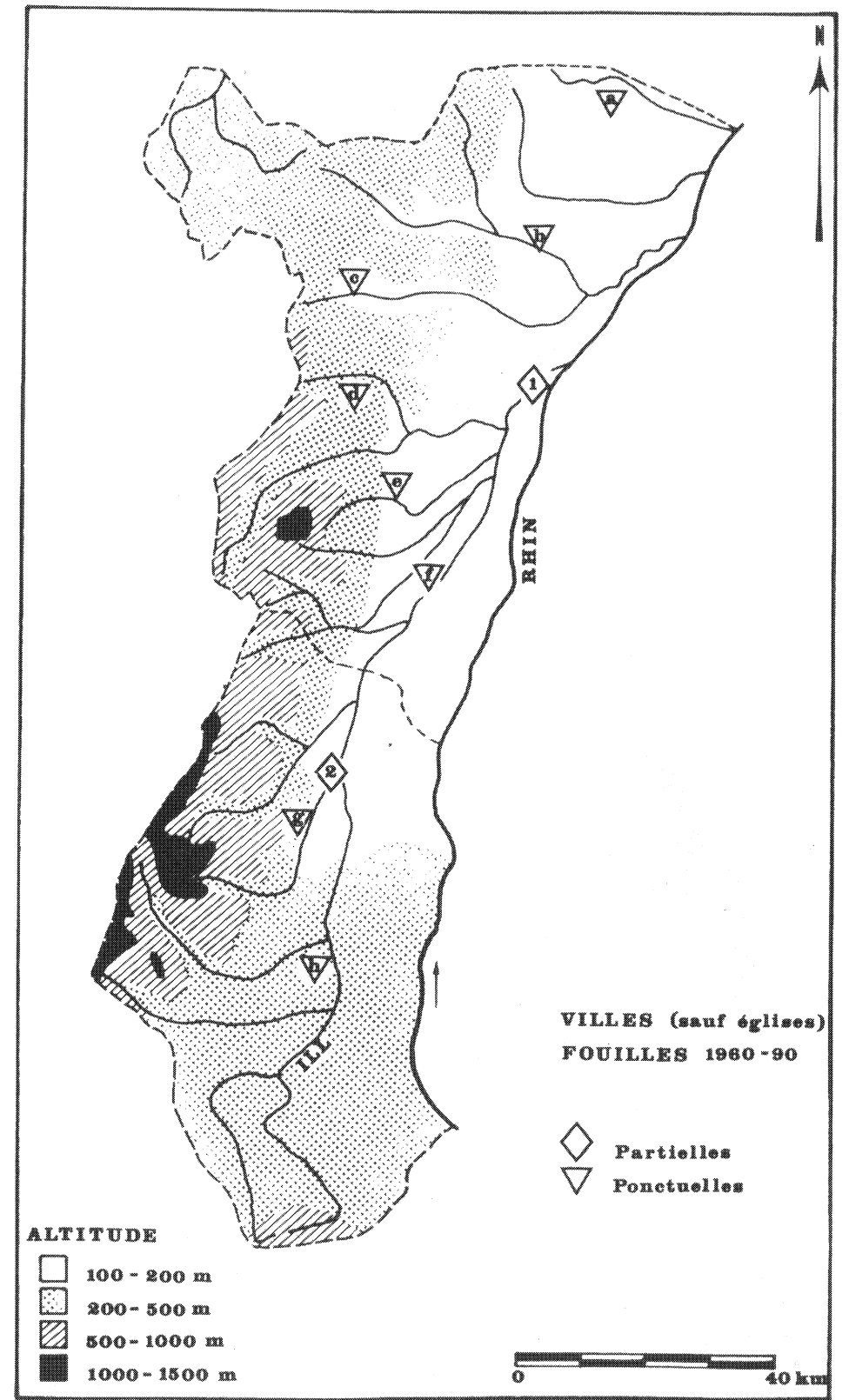
ZUMSTEIN H. (1971) Châteaux-forts de l'époque romane tardive en Alsace, Cah. Als. d'Arch., d'Art et d'Hist., XV,

ZUMSTEIN H. (1987) Observations archéologiques faites en 1973 sur un tronçon de l'enceinte sud de Strasbourg datant du XIIIe siècle, Cah. Als. d'Arch., d'Art et d'Hist., XXX, 139-141



LOCALISATION DES FOUILLES DE CHATEAUX (1960-1990)

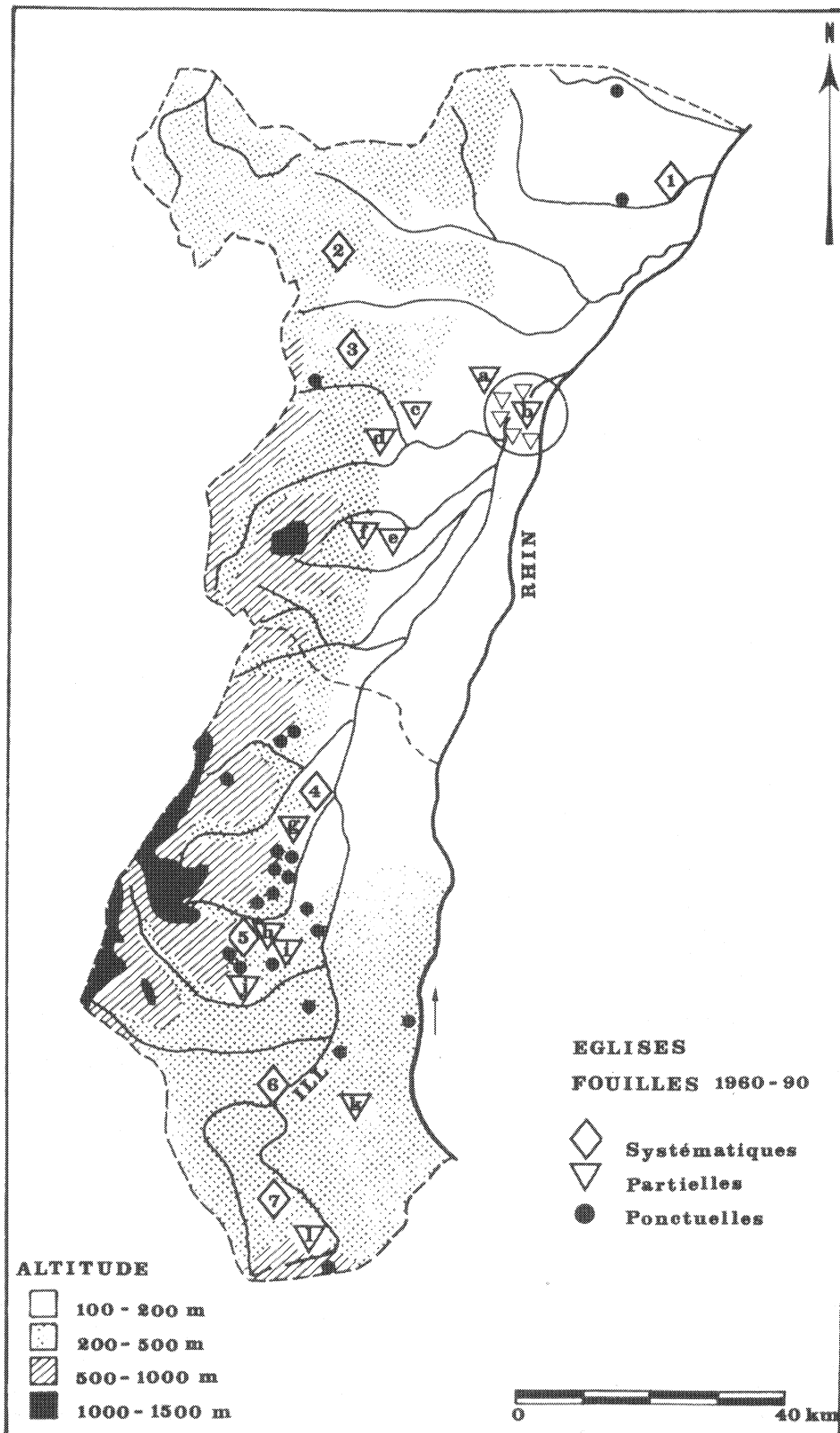
Fouilles systématiques : 1. Daubenschlagfels 2. Ottrott 3. Butenheim
Fouilles partielles : a. Wissembourg (Saint-Rémy) b. Hohenfels c. Haut-Barr d. Grand-Geroldseck
 e. Mittelhausen f. Birkenfels g. Landsberg h. Ortenberg i. Hoh-Eguisheim j. Guebwiller (Burgstall)



LOCALISATION DES FOUILLES URBAINES (1960-1990)

(hors églises; voir carte correspondante)

Fouilles partielles : 1. Strasbourg 2. Colmar
Observations ponctuelles : a. Wissembourg (fortifications) b. Haguenau (fortif.) c. Saverne (habitat) d. Wangen (fortif.) e. Rosheim (habit. + fortif.) f. Benfeld (hab. + fortif.) g. Rouffach (habit.) h. Eguisheim (habit.)



LOCALISATION DES FOUILLES D'EGLISES (1960-1990)

Fouilles systématiques : 1.Seltz (Abbaye) 2.Neuwiller-les-Saverne (Chapelle St.-Nicolas) 3.Marmoutier 4.Colmar (St.-Martin) 5.Guebwiller (St.-Léger) 6.Illfurth (Burnkirch) 7.Feldbach
Fouilles partielles : a.Mundolsheim b.Strasbourg (églises St.-Nicolas et St.-Martin ; couvent St.-Marc, des Franciscains et des Grands Capucins ; bain rituel juif) c.Avolsheim (chap. St.-Ulrich) d.Molsheim e.Goxwiller f.Niedermunster g.Rouffach (Récollets) h.Guebwiller (Dominicains) i.Soultz (Commanderie St.-Jean) j.Wattwiller k.Magstatt-le-Bas l.Oltingue (St.-Martin)